

Décalage

En février 2020, en lisant le quotidien «Le Temps», je suis tombée sur un article annonçant la deuxième édition, augmentée, de «Doubles-Jeux» de l'artiste française contemporaine Sophie Calle, en dialogue avec l'écrivain américain Paul Auster.

J'ai proposé à la Bibliothèque cantonale universitaire de Fribourg, ma ville de résidence, d'en faire l'acquisition afin que je puisse l'emprunter. Ce fut rapide et j'entraî en possession des sept livres de Sophie Calle qui constituaient «Doubles-Jeux», juste avant le confinement dû au virus Covid-19. Ce confinement m'a permis de les garder auprès de moi durant toute sa durée, la bibliothèque ayant dû fermer ses portes. Comme les sept nains de Blanche-Neige, ils furent de joyeux et précieux compagnons qui m'ont d'ailleurs inspiré ce texte.

Lire ces ouvrages fut pour moi une bouffée d'oxygène, de l'air de Paris (sans comparaison avec celui que l'on vend aux touristes), un air nomade, porteur de créativité, d'originalité et de fantaisie.

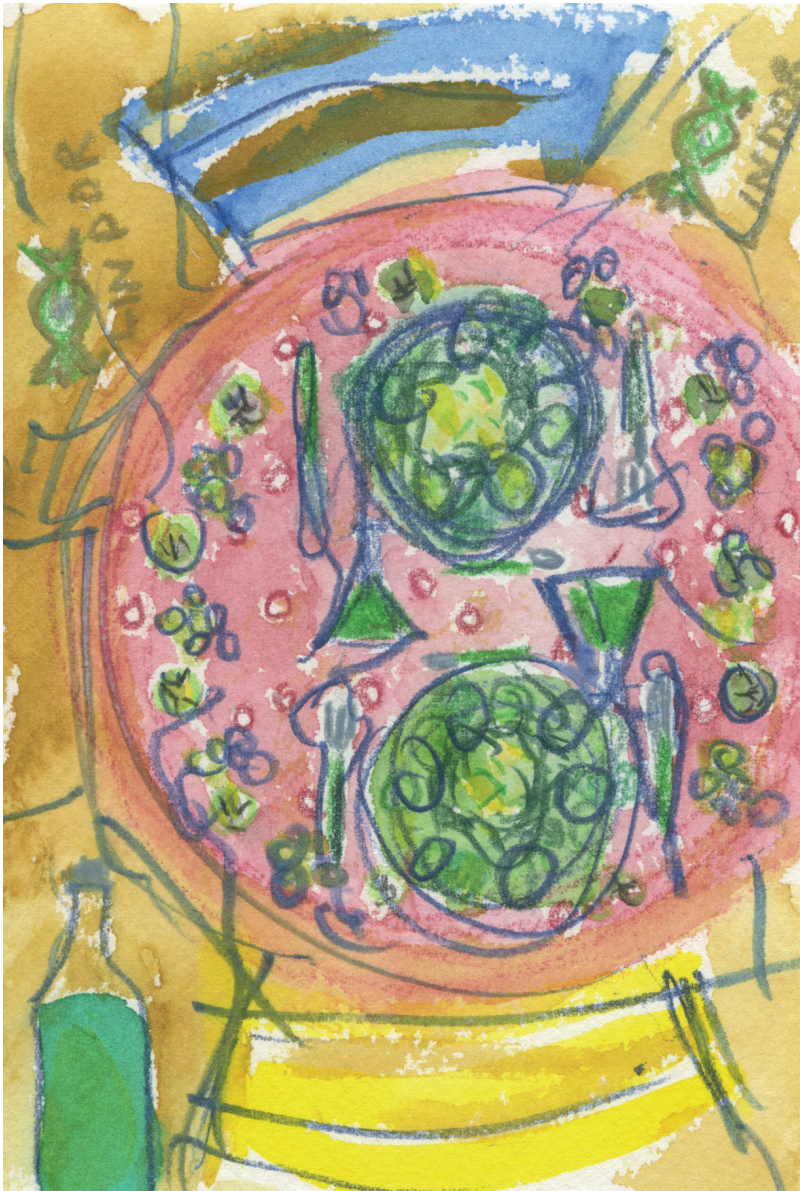
De plus, la dernière exposition que j'ai visitée, au musée d'art de Pully, quelques jours avant le confinement, s'intitulait: «Paris en fête». Bol d'air frais et joyeux, bienvenu également, qui faisait écho aux petits livres colorés et pleins de vie de Sophie Calle.

J'ai partagé mon enthousiasme, apparemment avec succès, puisque j'ai reçu une lettre de la bibliothèque m'informant que je ne pouvais pas prolonger la durée du prêt, une autre personne souhaitant les emprunter (celle-ci a dû cependant patienter jusqu'au déconfinement!).

Juste avant la fermeture de tous les lieux publics, suivant où je me trouvais, je montrais l'un ou l'autre livre de «Doubles-Jeux». Dans un bistrot de quartier, j'ai présenté, dans le livre rose «Les Panoplies», la partie «Le Strip-tease» à un client régulier qui aimait beaucoup les femmes. Il a donné un retour positif, trouvant que c'était une femme naturelle, ce qu'il appréciait.

À une patronne de restaurant, j'ai fait voir, dans le livre vert tilleul «De l'obéissance», «le régime chromatique» qui l'a surprise et amusée! J'ai moi-même beaucoup aimé cette partie et, comme je devais recevoir une personne à dîner dans ma petite cuisine un jeudi, je lui ai fait le repas tout en vert, avec de légères modifications: les pâtes n'étaient pas au basilic mais à l'ail des ours et les rondelles de concombre étaient remplacées par des rondelles de courgette. Pour la menthe à l'eau, j'ai eu des difficultés à trouver un sirop de menthe de couleur verte car, actuellement, la plupart des fabricants ne mettent plus de colorant. Mais après des recherches, j'en ai trouvé une petite bouteille que mon hôte a pu emporter, ravie par ce repas surprise

(dont elle a pris une photo) et par la découverte de l'univers de Sophie Calle, ma source d'inspiration. Univers, que mon libraire, comme les autres personnes abordées, ne connaissait pas, mais suite à mes explications, trouvait intéressant. J'ai d'ailleurs acheté chez lui le coffret que j'avais commandé contenant les sept livres, le jour où j'ai rendu à la bibliothèque ceux que j'avais empruntés.



**Le repas vert,
aquarelle et crayons
de couleur sur papier,
15,5 x 10,5 cm**

Ces livres de petit format, aux couleurs orange, rouge, rose, bleu turquoise, vert tilleul, vert olive et violet, avec leur lumineuse frange jaune, étaient une vitamine réconfortante durant le confinement.

J'appréciais l'humour de Sophie Calle comme à la fin du livre «Gotham Handbook» quand, lors d'un dîner, Paul Auster lui dit qu'elle n'a plus besoin de sourire, que c'est fini! Ou alors dans le livre «L'Hôtel» la carte postale écrite par une touriste américaine à ses amis disant qu'il faisait beau à Venise, que le soleil brillait et faisait scintiller l'eau alors que Sophie Calle nous apprend que Venise était sous la pluie depuis trois jours!

Être confinée dans mon deux pièces, dont le salon était rempli d'affaires depuis que j'avais dû quitter mon ancien atelier (je suis d'ailleurs encore à la recherche d'un nouveau me permettant de réunir toutes mes œuvres et mon matériel, actuellement dispersés dans différents endroits) et dont la chambre à coucher servait d'atelier provisoire, n'était pas évident. Je sortais le plus possible, profitant, en mon absence, d'aérer par des courants d'air l'appartement un peu humide. Le printemps, magnifique et ensoleillé durant tout le confinement, fut un allié providentiel et capital me permettant de prendre d'autres habitudes.

La nature, proche de chez moi, était un lieu de réconfort et d'inspiration également.

Le matin, je me rendais dans la forêt faire des exercices d'expression (méthode OGE) et parfois de Qi gong. Avant le confinement, quand je souhaitais être tranquille pour lire ou travailler, j'allais dans des salles de bibliothèques, des cafés peu fréquentés, etc. Mais voilà, tout était fermé!

J'eus l'idée d'aller voir si la chapelle des dominicains, située entre la forêt et chez moi, était ouverte. Ce fut le cas et en plus, il y avait des toilettes, détail non négligeable quand on y demeurait longtemps!

Ma joie fut immense d'avoir trouvé ce lieu de ressourcement, spirituel et silencieux. Alors, après mes exercices en forêt, je m'y rendais et j'y lisais les livres de Sophie Calle. De temps en temps, un dominicain y faisait irruption et je me disais alors que ces petits livres, avec leur reliure «tissu» et leur format, pouvaient bien passer pour des livres de prière, même si leurs couleurs vives avaient de quoi surprendre dans ce cas.

Je m'installais sur un banc tout au fond de la chapelle, adossé à une grande baie vitrée laissant passer une belle lumière. Il y avait autour une verdure bienvenue, la vue depuis mon logement ressemblant plutôt à celle du film d'Alfred Hitchcock «Fenêtre sur Cour», ma cour étant toutefois sans jardin, un ancien atelier couvrant le sol.

J'avais en main le livre du moment, et, dans mon sac, une loupe pour regarder les détails des photos que Sophie Calle avait utilisées pour accompagner ses textes. Je prenais mon temps, observais à la loupe les cadeaux qu'elle avait reçus lors de ses

anniversaires décrits dans le livre «Le Rituel d'anniversaire». J'y appris qu'elle était née un 9 octobre. Moi un 8 octobre! Cet amour du détail, du texte associé à l'image, la persévérance, l'humour, sont-ce les astres qui nous les font partager ?

Sa méthode d'observation, d'investigation fut contagieuse. J'observais ce qui se passait dans la chapelle: un jeune dominicain y entra par la porte menant au couvent, m'aperçut et me salua brièvement, alla chercher sur une étagère un livre de prière à la couverture de couleur sombre, se recueillit un moment et disparut par où il était venu. Une autre fois, un de ses confrères arrangea dans un vase au pied de l'autel des fleurs de couleur jaune et blanche. Il accomplit cette tâche avec grand soin et le bouquet fut harmonieux. Comme, pendant le confinement, on ne pouvait acheter ni fleur ni plante, je lui adressai la parole et lui demandai si les fleurs provenaient du jardin. Il me répondit par la négative, ajoutant qu'elles avaient été offertes à un Père. Le lendemain, quand je suis entrée dans la chapelle, une odeur d'encens emplait mes narines et le vase avec les fleurs n'était plus là. J'en ai déduit qu'il avait dû servir pour décorer l'autel lors d'une cérémonie.

La chapelle des dominicains,
aquarelle et crayons de couleur sur papier,
10,5 x 15,5 cm



Au milieu de l'après-midi, je rentrais chez moi manger, puis repartais me balader dans le sentier Ritter, très beau chemin qui part du bois de Saint-Jean et, passant sous un tunnel creusé dans la falaise, conduit au barrage de la Maigrauge qui crée à sa droite le lac artificiel de Pérolles. Ce sentier, que je connais depuis mon enfance, m'a inspiré la création d'un vitrail qui se trouve actuellement au Musée suisse du vitrail à Romont. Il y a environ dix-huit millions d'années, la mer était à cet endroit. Les roches sablonneuses renferment encore par endroit, des dents de requin, huîtres et autres fossiles. Cela fait rêver!



**Le sentier Ritter,
aquarelle et crayons
de couleur sur papier,
15,5 x 10,5 cm**

Je remontais de cette promenade en funiculaire, véhicule pittoresque de la Belle Époque, unique en son genre et écologique avant l'heure puisqu'il fonctionne avec l'eau des égouts de la ville. Souvent seule passagère en ce temps de confinement, j'ai dû aussi «raconter» Sophie Calle au conducteur!

Le soir, chez moi, il m'arrivait de faire des recherches sur Internet en lien avec mes lectures. Je cherchais par exemple la reproduction du tableau «L'homme au gant» du Titien dont parle le livre «À suivre...» ou des informations sur le réalisateur Pierre D. (je n'ai rien trouvé) qui a perdu le sien dans le livre «Le Carnet d'adresses».

Le dimanche, je ne me rendais pas dans la chapelle. Quand je vivais à Paris, un ami peintre m'avait fait prendre conscience qu'en tant qu'artiste, il ne fallait pas travailler de la même façon tous les jours de la semaine, mais qu'on avait besoin d'un jour de repos, un jour où l'on fait autre chose. En effet, l'être humain a besoin de rythme. Et cette sagesse remonte à loin, si l'on pense au septième jour dans la Genèse ...

Les sept livres de Sophie Calle sont comme des poupées russes. On y découvre de nombreuses références qui nous amènent à d'autres références et ainsi de suite. Comme elle, notre lecture prend un chemin, sans savoir où ce dernier nous mènera, avec le hasard, les surprises qui font la richesse de la vie!

J'ai terminé le dernier livre de Sophie Calle, assise sur mon banc dans la chapelle des dominicains et je n'ai pas manqué de faire une petite prière pour elle...

Marie Vieli, juin 2020